

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Poésie et théâtre

Hugo Beauchemin-Lachapelle, Chloé Savoie-Bernard, Jade Bérubé and Christian Saint-Pierre

Number 182, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97135ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchemin-Lachapelle, H., Savoie-Bernard, C., Bérubé, J. & Saint-Pierre, C. (2021). Review of [Poésie et théâtre]. *Lettres québécoises*, (182), 70–75.

Physiologie de la vieille fille

Poésie **Hugo Beauchemin-Lachapelle**

Dans son deuxième recueil à Moulton éditions, l'autrice derrière *Bureau Beige* passe au tordeur les relations jetables à l'ère des téléphones intelligents.

Définir ce qu'est une vieille fille me donne l'impression d'être un dinosaure. C'est une femme célibataire à un âge où l'on est habituellement mariée. Mais à une époque où les configurations affectives se multiplient, où le célibat est courant, pourquoi réactualiser cette notion patriarcale ? Peut-être parce qu'elle contient en germe cette idée que le corps aurait une date de péremption correspondant plus ou moins à son pic de fécondité – une idée d'ailleurs exacerbée par les sites de rencontres. Comme l'écrit celle qui se fait appeler simplement *Vieille fille* à propos de Tinder : « vingt fois sur le métier / remets ton visage ».

Date, maîtresse, ex

Le recueil se présente sous la forme d'un journal intime, d'un carnet dans lequel une vieille fille autoproclamée consigne des aphorismes lapidaires nourris par sa désillusion amoureuse. On comprend, au fil de la lecture, qu'on ne naît pas vieille fille, mais qu'on le devient :

*Un coming out de vieille fille
ça existe pas
ça se découvre
à coup d'erreurs
de ruptures
de branleurs.*

Comme l'autrice le rappelle d'emblée, cette figure archétypale ne cadre pas dans le schéma classique de l'hétéronormativité féminine : ni vierge, ni mère, ni putain, elle est plutôt la « douce moitié / du vide », la « femme restante », ou encore « la mesure-étalon / des hommes / dans leur crise / de la quarantaine ». Elle se laisse chosifier par le regard des hommes, leur hypocrisie, leur égoïsme, leur lâcheté :

*Tenter d'exister
dans ton regard
demeure
la plus belle façon
de disparaître.*

Définie par le rejet, elle canalise son amertume dans l'autodérision, l'ironie permettant d'adoucir la dureté de la solitude : « je ne suis pas célibataire / je ne fais que prendre de l'avance / sur les autres couples ».

Mais parce que la vieille fille est hors jeu, elle voit l'entièreté du jeu, elle en perçoit avec acuité la facticité et les faux-semblants. Et une fois l'amour démasqué, qu'en reste-t-il, sinon « [a]u petit matin / la déchirure / d'un emballage intact » ? Véritable antimythologie amoureuse, le livre est ponctué de rappels à la basse quotidienneté, au lavage de « bobettes », au « lit qui penche », au vieillissement – seins qui pendent, gros ventre, culotte de cheval – et aux difficultés posées par l'autocorrecteur.

Détourner l'amour

Vieille fille explore la contradiction entre l'idée de la libération de la femme, souveraine de son corps et de son désir, et la réalité du jeu de la séduction, qui tend à la réduire à sa sexualité. La dépersonnalisation est au cœur de l'œuvre. Bien sûr, les amants n'ont pas d'identité : ils sont à peine esquissés, jamais nommés, sauf dans une liste de prénoms en fin d'ouvrage dans laquelle ils sont remerciés sarcastiquement. Les interactions, transmises par l'écran du cellulaire, relèvent de la procédure. À cet effet, l'autrice inclut deux canevas de lettres de rupture tout à fait savoureuses : une pour le courriel, l'autre pour le texto. Il suffit d'insérer dans l'espace réservé le nom de

la personne à qui le message est destiné. Pratique !

L'univers procédurier du flirt en ligne contamine jusqu'à l'identité même de la diariste. L'esthétique kitsch de *Vieille fille*, avec sa couverture imitant un journal intime et parsemée de petits cœurs, et la typographie en grandes lettres attachées de certaines sections mettent en évidence une féminité de carton-pâte, construite par l'adhésion au discours dominant. Les détournements qui jalonnent la partie « Pensées pour utérus flétri » sont autant d'attaques contre le prêt-à-penser positif, qui sert à normaliser la souffrance. Des exemples ? « Rien ne sert à courir / quand on fait de l'embonpoint » ; « Le cœur a ses raisons / que la raison juge en esti ».

Cependant, tout n'est pas que révolte et dérision dans *Vieille fille*. L'ultime section du recueil, « Disparaître », communique la douleur de la femme qui, en dépit de ses efforts pour se conformer à un idéal féminin désincarné, demeure rejetée. La brutalité du jeu amoureux se révèle dans des vers comme les suivants, que j'aurais aimé voir plus nombreux :

*Un jour
je recommencerais peut-être*

*à sourire
à des étrangers*

En bref, *Vieille fille*, inventif, drôle, féroce et étrangement touchant, n'a pas à rougir et se distingue avantageusement des ouvrages qui traitent des misères de la vie affective contemporaine.



★★★

Bureau Beige

*Vieille fille : notes
intimes, recueil
éponyme*

Montréal, Moulton
2021, 160 p.
14,99 \$

Dans la forêt de l'être

Poésie **Hugo Beauchemin-Lachapelle**

Après le prometteur *La ville inquiète* (Poètes de brousse, 2018), Colin revient cet automne avec *Chant d'obstacles*, qui peine parfois à soutenir le poids de ses ambitions.

Le talent de Colin, révélé par son premier recueil, est indéniable. Les poèmes en prose de *La ville inquiète* ont une grâce et une élégance peu communes. Les métaphores saisissantes jalonnent des textes dont le phrasé transforme la poésie en lumière, qui se détache des ténèbres claustrophobiques dont elle est issue. Ce faisant, le finaliste au prix Félix-Leclerc en 2019 laisse percevoir le pouvoir salvateur de l'art. Aussi, mes attentes étaient grandes pour *Chant d'obstacles*, une bête tout à fait différente.

Renoncements

C'est que ce dernier ouvrage constitue de plusieurs manières le négatif du premier. On quitte la ville pour la forêt, la prose pour le vers. Comme son titre l'indique, le recueil met en relief l'empêchement de la parole, le combat du poète pour gagner sa propre voix. Les références à Antonin Artaud, cité en exergue, et au photographe David Nebreda inscrivent le projet de Colin sous le signe de l'autobiographie et de la psychiatrie. D'emblée, l'écrivain prend conscience du caractère schizophrénique de son identité, séparée entre un « moi », « image [...] / sillonnée par le désir », et « un autre formé / pour l'autopsie ». Le dépassement de ce dédoublement nécessite d'affronter la blessure, le traumatisme qui l'a créée.

*je fais face, pierre
parmi les pierres
relégué à la seule
plaie visible*

*je veux plonger
un mot unique dans le monde
dévoré de l'autre*

S'engage alors une plongée en soi, qui mène l'auteur à retrouver la source de

cette séparation d'avec le monde, c'est-à-dire au cours de l'enfance, au moment de l'acquisition du langage et de son pouvoir d'objectivation.

*entre pleurs, rire sautant
sur la corde, rire de crâne
rire, tempête dans les yeux*

*je n'ai plus les animaux
ni anges aux maladies rares
ni les morts contigus
mais les trouve devant*

*Il y a dans cette audace
un peu du Frenhofer du
Chef-d'œuvre inconnu.*

Le poète explore cette unité perdue entre l'être et le monde à travers le thème de la nature. Il cherche un moyen de canaliser la fécondité du vivant, la possibilité de renouveau, puisque « chaque arbre / a les yeux d'un enfant ». Aussi l'ouvrage se termine-t-il par l'abandon de l'auteur aux forces qui le dépassent, le débordent, le dévorent – abandon qui lui permet de repartir « la vie sauve ».

Le vol d'Icare

Porté par une grande ambition conceptuelle, *Chant d'obstacles* se distingue par son exigence. Sa parole ciselée met en évidence le travail minutieux de la forme, qui fait quelquefois écran à un rapport plus viscéral à la quête de pureté que veut transmettre le texte. En effet, chacune des décisions techniques de Colin se justifie sur le plan littéraire : le recours appuyé à l'infinitif et les ellipses

fréquentes des déterminants illustrent adéquatement la difficulté de se dire en dehors des conventions. Mais en tant que lecteur, j'ai été agacé par de fausses notes, comme celle dans la deuxième strophe de cet extrait, où l'on voit bien que l'auteur essaie d'en faire trop.

*l'éclair suffit à l'arbre pour sa danse
nuit pour l'œil entier ouvert*

*suffit à l'arbre pour son feu
à l'ange pour devenir
plaie léchée de boue, ce qui se dit
ombre*

*à la mémoire pour n'être plus
que dans la paume*

incendie dans la paume

D'ailleurs, le choix du vers libre dans cette œuvre accentue des défauts que la prose, par son orthodoxie syntaxique, amoindrirait dans *La ville inquiète*. La défamiliarisation dont procède la poétique de Colin m'apparaît plus forcée en vers qu'en prose. De plus, le recueil, long de cent vingt-six pages, s'étire inutilement. Un élagage plus soutenu aurait donné à *Chant d'obstacles* un peu d'air dont il aurait bénéficié, surtout que la meilleure partie du livre (en tout cas, celle que j'ai préférée) est la toute dernière.

Cela dit, je tiens à saluer le courage de l'artiste, qui n'a pas hésité à s'aventurer hors des sentiers tracés par son premier opus. Il y a dans cette audace un peu du Frenhofer du *Chef-d'œuvre inconnu* ; en revanche, je souhaite à Colin et à son œuvre un destin absolument différent de celui du peintre dans la nouvelle de Balzac.



★★★★

Colin
Chant d'obstacles

Montréal
Poètes de brousse
2021, 126 p.
18,95 \$

Tendre l'oreille, trouver le cœur

Poésie Chloé Savoie-Bernard

Premier recueil d'une grande amplitude, *Quand je ne dis rien je pense encore*, de Camille Readman Prud'homme, explore ce qui échappe aux poncifs des conversations vides grâce à des observations généreuses et des images délicatement orfévres.

Camille Readman Prud'homme investit le petit bruit, plus nocif qu'il n'y paraît, du *small talk*, des « comment ça va ? » et des réponses à cette question, qui sont souvent des manières d'éluder des interrogations autrement plus importantes. Tous-tes semblent coupables de « participer à l'encombrement général », de préférer l'évitement et la facilité à l'approfondissement de la connaissance intérieure.

Distiller les apparences

Difficile, donc, de parler réellement, de communiquer, tant les dialogues avec autrui prennent la forme de « joute[s] [ou d']enquête[s] ». Dans les poèmes se dessinent ce qu'on cache, ce qui s'échappe de soi au contact des autres. L'autrice circonscrit une intériorité qui ne se dévoile pas nécessairement au quotidien. Elle aspire à creuser au-delà des « cartographies » ou des « scénarios » qu'on élabore vis-à-vis des personnes que l'on côtoie et qui nous empêchent souvent d'accéder véritablement à leurs secrets, leurs manies, leur cœur. Le recueil s'intéresse tour à tour aux inconnu-es qu'on croise par hasard dans la ville, aux ami-es, aux partenaires amoureux-ses, aux membres de la famille, à tous ces êtres qui forment le tissu social de la voix poétique.

Fuyant le grandiloquent et le baroque, l'écrivaine décrit plutôt les choses là où, dans le cours des jours, elles sont moins fluides, là où elles se disloquent, là où elles sont porteuses d'espoir. Dans ces zones de tension apparaissent, pour reprendre un mot qui revient ponctuellement dans le

livre, des « ouvertures » qui effectuent une ponction dans le script social. Les poèmes énumèrent les éléments échappant aux frontières, qu'elles soient entre le corps et la psyché, entre le soi et l'autre, entre le dedans et le dehors. Bien que la lumière émerge parfois lorsqu'on conjure la facilité du connu pour arriver à une certaine authenticité, on présente aussi les nombreuses lâchetés qu'on pratique pour mieux se faufiler dans un monde rempli de petites et grandes violences :

*on croit que la vie t'es plus facile, tu sais
seulement mieux te taire. les conseils
sont des ordres et les bonnes intentions
œuvrent à ta dépossession plus qu'à ta
quiétude. Les duretés ne disparaissent
pas mais tu connais mieux le noir.*

Quelles formes pour mieux apprendre à parler ?

Le titre du recueil place le « je » au premier plan. Or, les pronoms sont instables, et les adresses changent selon les différentes parties. Cet éclatement formel, que l'on sent mûrement réfléchi, multiplie les « tu », les « vous ». Voilà autant de façons d'entrer en conversation avec soi-même et avec les autres, tels des postes d'observation pour constater ce qui entaille les voies d'accès à davantage d'authenticité.

Les poèmes sont, pour la grande majorité, rédigés dans une prose aux phrases amples et longues dans lesquelles abondent virgules et subordonnées. Je n'ai pas pu m'empêcher de regretter les quelques passages qui se lisent sous la forme

de courts vers et qui interrompent, tant visuellement que rythmiquement, la fluidité et l'originalité de ces proses poétiques. *Idem* pour la présence, irrégulière et difficile à comprendre, de l'italique. La prose me semble plus appropriée afin d'entrer dans l'intimité d'une pensée mélancolique qui égraine ce qu'elle voit et ressent.

Le choix de la poésie en prose, assez rare dans la production actuelle, justifierait à lui seul l'intérêt de *Quand je ne dis rien je pense encore*, mais c'est plutôt son écriture tantôt essayistique, tantôt philosophique, et toujours limpide (à l'opposé d'un jargon obscurisant), qui en fait pleinement sa singularité. Au néolibéralisme des relations humaines, on préfère le silence, l'effritement, le ténu de certaines chutes qui révèlent l'architecture de vérités autrement inaccessibles : « vous dépassez ce qui s'épuise pour arriver au moindre, vous n'avez rien à vous dire mais vous restez ensemble » ; « je n'arrive pas à aimer ce qui est retentissant, je préfère ce qui tombe ». Ici, on souhaite magnifier les complications humaines au lieu de les diminuer ou de les restreindre.

Recueil qui décèle ce qui dépasse de la langue, ce qui excède ou lui échappe, *Quand je ne dis rien je pense encore* a le verbe pesé, les phrases aspirantes, le regard multiple et attentif quant aux vicissitudes de l'existence. Ce livre à l'honnêteté à la fois abrupte et délicate évite la mièvrerie ; il propose plutôt une poésie d'une élégante simplicité.



POÉSIE vivifiante pour (PRÉ)ADOS intrépides

la courte échelle

Doux recueils pour apprivoiser
la sortie de l'enfance.



*la vérité est que j'étais
dans l'existence
comme dans un nuage
dans un nuage en train de fabriquer
la foudre*



*Je dérive entre
les jouets
que je n'ai pas le cœur de donner
et les brassières
que ma mère vient de m'acheter*

En librairie le 1^{er} septembre



revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD
PLANCHES - PHOTO SOLUTION - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE **CINÉMA**
24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION**
LITTÉRAIRE ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MØBIUS
XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD!
CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE - LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT
NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES
SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS **HISTOIRE ET PATRIMOINE**
CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE
LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES
LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE ET MUSIQUE** CIRCUIT
JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM **THÉORIES ET**
ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN - ÉTUDES LITTÉRAIRES
TANGENCE - VOIX ET IMAGES

Ce qui me tient debout

Poésie Jade Bérubé

Imaginez si l'humain pouvait aligner les pierres d'assise de sa propre construction... L'écrivaine Chloé LaDuchesse donne à voir sa charpente et les figures de l'intime qui la composent dans un deuxième recueil fort imagé.

Si, pour Chloé LaDuchesse, le travail d'écriture se compare à celui de la sculpture, son dernier livre nous propose d'observer à notre guise les matériaux qu'elle utilise. Celle qui a été la poète officielle du Grand Sudbury en 2018-2019 dresse la liste de ses matières premières. C'est presque un parcours d'exposition.

L'exosquelette nous permet de tenir debout : il maintient en un tout les fluides, les organes, les inclinations. Séparé en cinq parties comme autant de thèmes fondateurs d'une complexion, le recueil offre une visite guidée dans l'univers identitaire de l'artiste. Une exploration du sillage des années fait office d'ouverture. On entre par la porte du temps. Ce qui a résisté ? Les ami-es, les lieux, les animaux sauvages. C'est partout l'automne, la nostalgie imprègne les vers.

*le ronron du chat caché
sous la catalogne de la vie
d'avant celle-ci
quand les heures me promettaient
encore
leur mécanique paisible*

Le sujet est usé : même les outardes voudraient remonter le temps. L'amitié, pourtant, brille encore sous le poids des réminiscences.

*demain il ne fera peut-être pas très
beau
mais nous serons encore ici
à compter nos rides
avec les souvenirs qui pulsent en morse
l'appel du café matinal*

La poète nomme les ancrages immuables, les rues, les villes, les fleuves. Elle s'y rattache dans cette course contre les heures. L'érosion

s'inscrit dans la géographie, mais aussi à travers la présence de témoins muets, les ratons laveurs, les grandgousiers des abysses, les insectes.

Le memento des charmes

Sous le signe de l'autodafé, la deuxième partie de l'ouvrage expose l'amour et sa déliquescence. Ici, l'écrivaine fait preuve d'un peu moins de maîtrise : plusieurs redites et syncopes alourdissent parfois inutilement le propos. La mémoire d'hier demeure très présente, le sujet démontre une réelle obsession pour le passé qui s'accroche, même dans cette section sur la passion amoureuse. Moins aboutie, elle se termine toutefois sur deux strophes magnifiques.

*qu'on me demande de choisir
et je pars par les airs
femme canon dans le couchant
d'août*

*qu'on me demande et je réponds
par une longue et lascive
explosion*

Ce passage rappelle la force de frappe de LaDuchesse lorsqu'elle s'attarde au féminin majestueux et incontrôlable, comme présenté dans son premier recueil *Furies* (Mémoire d'encrier, 2017).

L'enfance comme un crochet double

La boxe s'inscrit également dans l'univers de l'autrice. Une section de ce recueil lui est donc consacrée, avec comme toile de fond les coups de poing d'un garçon aussi habité qu'agité. Le corps masculin est objet de comparaison, et le « tu » marque l'altérité de ce frère d'armes. La violence surgit. « Déjà ta vie ne t'appartient

plus / on t'entraîne à obéir / ta gueule côtoyant les steaks ». On ne saura pas qui est cet « homme jamais sevré de sa rage ». Un compagnon d'enfance ? Un alter ego troublé ? Qu'importe. Le sujet se voit à l'aune de cette entité qui a la puissance des attentats.

*au commencement il y a la jalousie
je veux que mon corps existe
sans sexe dans l'espace
mouvement ample le respect je veux
que l'idée de mon pouvoir
suffise*

Encore une fois, l'écrivaine pose son regard de gorgone. « Les hommes ne sont pas près / d'arrêter la dévoration ». Mais c'est au moment où elle aborde l'adolescence qu'elle touche au sublime avec un chapitre bien intitulé, « Les sibylles », dans lequel elle expose ces années où la « honte blanche / brûle éperdument ». Sous le signe d'une sororité tantôt bienveillante, tantôt carnassière, LaDuchesse présente ce « boudoir de l'adolescence » avec une série d'images d'une grande justesse. Le sujet se nommera femme, « cette flèche de basse altitude », et le monde s'inversera dans sa transformation.

La genèse d'un monde intérieur à venir s'étale en une longue et magnifique série de vers impressionnistes, la seule sans doute où la poète lâche la bride. C'est alors que surgit la possibilité de la tendresse.

*ce qui a été gâté cet été-là
deux bouteilles de jus de citron
la couleur rose
les secrets sous les grands cèdres
une vie debout
face au miroir*



Cet espace entre nous

Théâtre

Christian Saint-Pierre

Anthologie d'inventions et de détournements, *Le besoin fou de l'autre* démontre qu'il faudra bien plus qu'une pandémie pour bâillonner les artistes du théâtre québécois.

Pour sortir de l'impasse et faire en sorte que le théâtre québécois survive à la fermeture des salles et aux mesures sanitaires, les créateur-rices n'ont pas hésité à se renouveler. Pour celles et ceux dont les mots et les images sont réunis dans *Le besoin fou de l'autre*, il s'agissait de continuer à s'exprimer, de maintenir les rapprochements malgré l'éloignement imposé par la distanciation physique.

Pousser au dépassement

Valérie Deault, directrice éditoriale de la collection « Pièces » à Atelier 10, affirme que la quinzaine d'artistes dont les noms figurent au sommaire du recueil « ne se sont pas réinventé.e.s, ils et elles se sont dépassé.e.s ». En effet, parmi les dix créations dont l'anthologie offre des extraits, plusieurs se caractérisent par une émouvante justesse du propos et une franche originalité formelle.

Dans les salles fermées de dix-sept théâtres montréalais, à la lueur d'une unique ampoule, celle de la plus symbolique que jamais « sentinelle », David K. Ross a photographié le vide laissé par le public, les acteur-rices et le personnel. Ses clichés, poignants clairs-obscurs intitulés « Une foule d'ombres », parsèment l'entièreté de l'ouvrage.

Dans « Ensemble », le spectacle du Théâtre DuBunker, les voix des actrices sont préenregistrées, et les spectateur-rices prêtent leur corps aux personnages. Imaginée par Maxime Beauregard-Martin, François Bernier et Hubert Lemire, la représentation est à la fois participative et documentaire. Citant les témoignages d'une trentaine de citoyennes, la partition formule les questions qui nous assaillent depuis le début de la pandémie – questions qui entrelacent le circonstanciel et l'existentiel. À même d'évoquer sans

complaisance des réalités sociales diverses, l'œuvre suscite l'apaisement aussi bien que l'indignation, le rire aussi bien que les larmes.

Théâtre sonore

Olivier Choinière propose une nouvelle mouture de « Vers solitaire », une déambulation sonore créée en 2008. L'extrait choisi dénonce essentiellement la marchandisation des rapports humains, une réalité exacerbée par la pandémie, mais la lecture ne parvient pas à traduire la richesse et la complexité de l'expérience complète.

S'inspirant d'une idée de Wajdi Mouawad, le Théâtre Périscope a organisé près de trois mille lectures téléphoniques sur rendez-vous. Cinq textes issus de cette initiative sont publiés dans le collectif. Steve Gagnon, Véronique Côté, Simon Boulerice, Isabelle Hubert, Suzanne Lebeau et Lise Castonguay abordent avec sensibilité diverses formes de résilience à différentes périodes de l'existence. Intitulée « Au creux de l'oreille », cette heureuse formule, d'une rare intimité, risque fort de perdurer.

Avec ses objets et ses marionnettes, Ubus Théâtre a imaginé, en collaboration avec le Théâtre Pupulus Mordicus, un parcours poétique pour quatre spectateur-rices. Signé Agnès Zacharie, « Le pommetier » est une histoire d'amour et de deuil, de fleurs et de fruits, de sons et de sensations, une invitation à mordre dans la vie. Éric LeBlanc et Jean-François Bolduc, du collectif Atwood, ont pour leur part créé « Foule », une œuvre alliant littérature, photo et vidéo. Les trois portraits retenus dans le livre, certes sommaires mais vibrants, sont ceux de Mykaell, un homme trans, de Mario, un préposé aux bénéficiaires, et de Maryam, musulmane et féministe.

On trouve ensuite deux des textes prononcés lors du *Cabaret de la Résistance*, qui s'est tenu au Quat'Sous le 18 septembre 2020. Alain Farah décortique, toujours avec érudition et ironie, la notion de temps, naviguant naturellement de Marcel Proust à Christopher Nolan. Quant à Evelynne de la Chenelière, elle nomme avec une terrible justesse ce qu'elle appelle « l'espace du besoin fou de l'autre » :

[E]ntre nous palpitent le potentiel infini, l'inachevé, ce qui est suspendu dans le spasme, le possible, la possible étreinte, et un jour, un beau jour, quand nous étreindrons, nous étreindrons aussi tout l'espace entre nous. Ce n'est pas rien.

Un sentiment de solidarité

En guise de conclusion, l'autrice Marianne Ackerman rend brièvement compte d'une discussion qu'elle a animée, en avril 2021, à propos des conséquences de la pandémie sur la pratique théâtrale québécoise. L'une de ses invitées, Annabel Soutar, de la compagnie Porte Parole, a prononcé cette phrase : « Je pense que les gens reviendront au théâtre pour y retrouver un sentiment de solidarité. » C'est bien la solidarité qui confère à ce livre une forme de cohérence. On constate dans ses pages les effets fédérateurs du lien entre les actants du milieu, bien entendu, mais aussi entre les artistes et le public. On perçoit un contrat tacite, un courant continu, un désir inextinguible de se rassembler de toutes les manières possibles. Sous les débris, des fondations solides permettront de reconstruire ce que la pandémie aura érodé.

